

saires à mon installation... Allons, Mme de Kerlor, reportez-vous, par la pensée, aux temps héroïques où vos aïeules disaient adieu à leurs maris qui partaient pour de longs mois.

—Je vous obéirai, mère, répondit Hélène.

—Vous ne serez pas seule, ajouta la douairière, puisque Carmen restera auprès de vous...

—Pauvres fillettes, reprit la maman avec un faible sourire de compassion, vous allez être veuves pour quelques jours...

Elle réfléchit pendant quelques instants et s'écria :

—Après tout, je me montre bien exigeante en forçant Georges à m'accompagner... Je peux bien partir toute seule.

Le mari d'Hélène répliqua :

—Non, mère, je tiens à vous accompagner.

—Ai-je donc si grand besoin de toi ?

Ce fut Hélène qui appuya son mari :

—Chère maman, il ne faut rien changer à vos premières dispositions... Carmen et moi nous ne pourrions commander à nos inquiétudes, si votre fils au moins n'était pas auprès de vous... Il ne s'agit pas de votre santé ébranlée, qui va se raffirmer très rapidement, mais Georges doit vous éviter tous les soucis de votre réinstallation.

—C'est mon tour d'obéir, murmura la maman résignée. Quand donc nous retrouverons-nous tous sous les charmes de Kerlor.

—Mais au mois de juillet, dit Carmen.

Les mains de la douairière furent agitées par un léger tremblement.

—Georges, dit-elle, pouvons-nous partir aujourd'hui ?

—Oui, mère...

—Eh bien ! occupe-toi de tout... Hélène, ma chérie, vous et Carmen vous préparerez ce qui m'est indispensable... Je vous écrirai ensuite ce qu'il faudra m'envoyer.

Tout était prêt pour le départ. La douairière pressa longuement sur son cœur Carmen et Hélène, ses deux enfants, entre lesquelles elle ne voulait établir aucune différence.

Si elle avait porté la première dans son sein, la deuxième était la femme de Georges, et la vénération dont l'orpheline avait constamment entouré la sainte femme lui avait acquis tous les droits à sa tendresse vraiment maternelle.

—Voyez, dit la grand'mère, ce que c'est que l'espoir... Je me sens très bien... Si je m'étais trouvée ainsi il y a quelques jours, je n'aurais certainement pas pensé à retourner à Kerlor.

En effet, l'aïeule avait retrouvé sa physionomie tranquille, son visage frais et ses yeux reposés faisaient mieux augurer de l'avenir.

Georges embrassa sa femme ; il vit une larme dans les yeux d'Hélène et devint pâle.

Ils se regardèrent avec une soudaine anxiété, lui, surpris de ressentir une telle commotion au cœur, alors qu'il ne s'agissait que d'une courte absence ; elle, se reprochant son manque de force devant cette séparation, la première.

Mais, les yeux dans les yeux, ils s'encouragèrent et se sourirent ; fallait-il qu'ils s'aimassent pour que tous deux, avec des tempéraments si différents, mais avec une égale force de caractère, ils fussent émus à ce point en pensant qu'ils resteraient une semaine, peut-être quinze jours sans se voir !

Georges se raidit ; son regard redevint tranquille et fort. Il releva la tête.

Les nouvelles du Mexique n'étaient pas très rassurantes. Les associés de feu le marquis de Penhoët avait demandé un court délai pour le premier versement qu'ils avaient promis ; c'était un fâcheux présage.

Le jour où M. de Kerlor verrait clairement que ces malhonnêtes gens refuseraient de faire honneur à leur signature, il n'hésiterait pas, il partirait pour le Mexique, et, fort des droits que lui conférait sa femme, il poursuivrait par tous les moyens légaux l'exécution des engagements formels, dont nous avons fait connaître la nature.

M. de Kerlor prit son fils que lui tendit Annette Kerjean, la nourrice, et il couvrit l'enfant de baisers. Puis ce fut l'aïeule qui prodigua les caresses les plus passionnées au petit Jean.

Il fallut enfin s'étreindre pour la dernière fois.

La comtesse et son fils partirent.

Quand Pélagie Crépin vit qu'on s'occupait d'un nouveau départ, elle fut extrêmement intriguée.

Elle n'avait pas eu le temps de prévenir Mme Vernier que la douairière retournait à Kerlor.

Mariana se montrerait mécontente de n'avoir pas été avertie. Or, Pélagie Crépin devait tout faire pour que Mme Vernier fût satisfaite de ses services, car la situation de la femme de charge devenait extrêmement précaire, depuis que Mme de Kerlor mère n'était plus là pour la défendre.

Pélagie prenait la résolution de montrer la plus angélique patience et d'endurer le martyre, s'il le fallait, pour ne pas quitter ses

lucratives fonctions avant d'avoir retrouvé la place magnifique promise par Mme Vernier.

Mariana avait des relations de plus en plus brillantes ; Pélagie était éblouie quand la femme de l'artiste lui nommait les gens qu'elle fréquentait.

C'était bien de ce côté que la veuve du greffier devait s'orienter, si elle voulait continuer à faire du bien à son cher neveu Prosper.

Le "tuyau" sur l'Emprunt Valaque avait été plus que satisfaisant.

Pélagie avait gagné deux cent cinquante-trois francs à l'heure présente, et M. Silverstein conseillait de ne pas encore réaliser. Malheureusement, la femme de charge trouvait que de pareils renseignements étaient trop rares ; il en aurait fallu un comme cela par jour.

Elle avait demandé conseil touchant les "Sud Brésiliens," Mme Vernier ne lui avait pas encore répondu à ce sujet.

Pélagie plissa ses lèvres exsangues et une petite lueur, telle une lampe au fond d'une crypte, brilla dans ses yeux gris, invraisemblablement renfoncés.

* * *

La Limace et son complice avaient résolu de faire une excursion en province. La Limace crut prudent d'aller voir sa future belle-sœur et lui faire ses adieux, ne fût-ce que pour entretenir l'amitié.

—Vous partez ? lui dit-elle.

Après un moment de silence, elle reprit :

—Vous faites bien.

—Vous ne m'en voulez plus ?

—Vous vous êtes trompé... Je n'ai aucun sujet de mécontentement contre vous... Mais je souffre et ne puis toujours être de bonne humeur.

—Quoi ! Ça ne va donc pas mieux ?

—Ça ne va pas fort.

La Limace la regarda en simulant la compassion. Il la vit très changée ; les yeux n'avaient plus d'expression ; les lèvres étaient brûlées de fièvre ; le teint se marbrait de taches étranges.

Eusèbe eut une idée qu'il traduisit ainsi :

—Voulez-vous que Zéphérine reste pour vous aider ?

—Non ! fit Rose, s'animant subitement... Non ! je vous remercie.

—Il n'y a pas de quoi... C'est tout naturel.

—Je vais aller mieux, reprit la cartomancienne avec une sorte d'énerverment, comme si elle se reprochait de ne pas réagir assez vigoureusement contre son mal... Je ne puis rester ainsi.

—Dame ! ça vous gênerait pour votre travail... Et puis, si vous tombiez malade, ce serait bien ennuyeux pour votre fils.

Rose tressaillit profondément : La Limace ne faisait que répéter ce qu'elle disait si souvent, depuis quelques jours.

—Allons ! s'écria Eusèbe en se levant, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter meilleure santé.

—Merci !

—On vous écrira de là-bas... Vous nous direz ce qui se passe. Nous allons être inquiets... Non, mais là, sincèrement, vous ne voulez pas que votre sœur reste auprès de vous ?

—Non !

—Eh bien ! je l'emmène avec moi... Quand mes parents la verront si gentille, si douce, ils seront heureux pour moi.

Il embrassa Rose, tout en jetant un dernier coup d'œil fureteur à droite et à gauche, pour tâcher de découvrir l'endroit où la tireuse de cartes renfermait sa recette.

—A la revoyure ! fit-il sur le seuil de la porte.

Il partit sans demander à voir son futur neveu. Il avait oublié ce détail, dans la précipitation des adieux.

Rose remarqua cet oubli ; elle en fut très froissée.

Elle murmura, quand elle entendit La Limace descendre l'escalier :

—Bon vent !

Deux jours s'écoulèrent. Rose s'aperçut avec dépit que La Limace et Zéphyrine lui manquaient.

Elle se fit des reproches, ne comprenant par pourquoi elle regrettait ce couple, après ce qu'elle avait lu dans les cartes ; tous ses raisonnements furent en pure perte ; l'isolement l'épouvantait de nouveau.

Cette sensation devenait d'autant plus intense que les clientes venaient de moins en moins.

Mme Midoux, la cuisinière du boulevard Richard-Lenoir, n'apparaissait plus que rarement.

Un jour elle avait vu que Rose Fouilloux était ivre.

La cuisinière éprouva une sorte de remords d'avoir conseillé à la cartomancienne de boire un peu pour oublier ses chagrins.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre